

T. C. LOUNGHIS

LA MONTAGNE  
QUELQUES CONSIDÉRATIONS D'APRÈS LES SOURCES  
BYZANTINES

L'exposé qui suit repose sur un échantillonnage de 468 passages de sources byzantines se référant à 88 montagnes et collines d'un volume considérable inventoriées dans la «Banque de données d'histoire byzantine», un programme scientifique informatisé en cours à l'Institut de Recherches byzantines de la Fondation Nationale de Recherche Scientifique d'Athènes qui est fier de compter parmi ses rangs des collaborateurs Grecs et Bulgares.

A mon avis, il serait complètement vain de tâcher de donner à cet exposé une continuité chronologique; à dire vrai, ce concept n'existe ni dans les sources médiévales (parlant toujours des montagnes), dont chacune établit les faits et cite les termes d'après le niveau de son auteur. Je verrais donc ma tâche plutôt dans l'identification de quelques traits généraux vers lesquels on pourrait éventuellement diriger des recherches plus approfondies. Ainsi, dans mon exposé il n'y a aucun renvoi à la bibliographie contemporaine de ce qu'on appelle les «autorités» car, le sujet étant neuf, c'est plutôt de renvois aux sources qu'on a besoin à l'heure actuelle. Pour ce qui est de la terminologie de la montagne, je laisserai de côté le terme ζυγός, étant donné que ceci fera l'objet d'une étude de ma collaboratrice au programme Elena Koycheva.

Je ne suis pas un montagnard mais un insulaire; lorsqu'il est question de montagnes donc, je pourrais très bien souscrire l'affirmation de Nicéphore Grégoras à Athanase Paléologue en 1332/33, que nos malheurs se tassent sur nos têtes en forme d'Olympe (τοὺς τῶν συμφορῶν Ὀλύμπους ὑπὲρ κεφαλῆς φέροντες... cp. 108, 5-7 p. 282 Leone). A mon sens l'avis de Grégoras qui était originaire d'Héraclée du Pont en Paphlagonie est clair; «les malheurs en question sont aussi imposants en hau-

teur et en gravité que le vieux Olympe» et, par conséquent, l'allusion très littéraire à la montagne classique ne comporte aucune nuance péjorative; on dirait plutôt le contraire, comme en témoigne un autre passage, tiré aussi des lettres de Grégoras: χάρις Ὀλύμπου μακρῶ στεροτέρῃ καὶ μείζωνι (ep. 56, 11-15, p. 175 Leone), mettant en lumière les valeurs que représentait Olympe pour le noble auteur qui a une vraie prédilection de se référer aux montagnes classiques; il y en a parmi les hommes, affirme-t-il dans sa lettre n° 28 (6-12, p. 93 Leone), quelques uns qui aiment faire surmonter le Caucase par l'Olympe et ce dernier par le Parnasse..., pour en dégager le ciel. Il s'agit là ni plus ni moins d'un effort littéraire pour réprimander ceux qui entreprennent des tâches au-delà de leurs forces au-delà de leurs capacités. Dans les métaphores du docte savant on distingue déjà les silhouettes imposantes des montagnes connues par l'Antiquité classique, qui servent pour donner de l'allure, dirais-je, à une texte qui ne se distingue ni par la profondeur de la pensée ni par le style.

Bien que réperées au tout hasard, ces données littéraires démontrent avec netteté ce que devait désigner la montagne dans la pensée byzantine; un ensemble imposant, compact et difficile à être surmonté. Grégoras n'hésite même point de désigner de «Caucase d'ignorance» les préoccupations intellectuelles des Latins (ep. 40, 19-23, p. 123 Leone). J'ai déjà essayé de définir cette tendance générale des sources byzantines, il y a déjà quatre ans, au Congrès des Sciences historiques de Stuttgart; ici je ne peux que me borner à quelques données de détail qui pourraient être intégrées dans ce jugement d'ensemble.

Si on s'adresse à cet imitateur acharné de l'Antiquité classique qu'est Procope de Césarée, on constatera cette tendance dès le début:... Καὶ ὄρος ἀπότομόν τε καὶ δεινῶς ἄγριον ἀποκρέμαται ἄγχιστα πη τῆς Ἐρυθρᾶς καλουμένης Θαλάσσης Σινᾶ ὄνομα (Aed. V, 8, 1. p. 167-168 Haury-Wirth), dit-il à propos du Mont Sinaï, pour nous avertir aussitôt après qu'il est difficile (ἀμήχανα ἐστίν) d'y passer la nuit, parce qu'il se produisent de phénomènes qui terrifient la nature humaine comme des bruits bizarres qui peuvent avoir leur origine dans la divinité (Θεώτερα). Le mont des Samaritains Garizin est désigné par Procope simplement comme ὑψηλόν (:haut, Aed. V, 7, 1, p. 165 Haury-Wirth). Il en est de même pour une petite montagne de Thrace (petite par rapport au Sinaï) qui est Sondin chez Malchus de Philadelphie (FHG IV, 122, fr. 15): ὄρος ἐστὶ τοῦτο ὑψηλόν καὶ ἄπορον ἐπελθεῖν... et je peux me dispenser ici d'énumérer les mentions innombrables du terme δυσχωρία chez les auteurs byzantins lorsqu'il est question d'un passage entre deux pics

ou sur les côtes d'une montagne. Comme ce fut le cas du Sinai, des prodiges se passent également sur le Taurus en Sicilie: «un été», nous raconte Procope, sans vouloir nous dater plus précisément ces événements prodigieux, «un violent vent du Sud se mit à souffler de sorte que fondit aussitôt toute la neige qui couvrait le Taurus depuis l'hiver et que les côtes rocailleuses de la montagne se transformassent en torrents» (Aed. V, 5, 15-16, p. 161 Haury-Wirth). S'il y a donc une notion qui domine la pensée byzantine à propos de la montagne dans son sens propre aussi bien que dans le sens figuré, on ne saurait trop se demander: c'est celle du danger.

Les montagnes divisent plus au moins nettement les divers pays entre eux; ayant parcouru l'Italie, ils sont arrivés en Autriche par les confins des Alpes, raconte Acropolite au sujet de Baudouin II et de sa suite (... διελθόντες τὴν Ἰταλίαν διὰ τῶν ὑπωρειῶν τῶν Ἀλπεων εἰς τὸ Ὀστρίκιον ἀφίκοντο, p. 58 Heisenberg). Fidèle à ce procédé l'historien de l'état de Nicée nous signale que les Pyrénées (le Pinde moderne) séparent les anciennes provinces Epirus vetus et Epirus nova de notre terre grecque (ἀ δὴ διορίζει τὴν παλαιάν τε καὶ νέαν Ἰππειρον τῆς Ἑλληνίδος καὶ ἡμετέρας γῆς, p. 166 Heisenberg). On ne peut ici qu'admirer le jeu du temps dans lequel excelle le docte historien du XIII<sup>e</sup> siècle; pour son pays, l'empire de Nicée, il revendique indirectement le passé grec, puisque sa frontière touche les territoires épirotes, comme jadis les provinces romaines de Grèce touchaient aux frontières épirotes juste au Pinde et Acropolite, comme on le voit, emploie le passé à dessein dans un jeu bien aimé par les auteurs byzantins: lorsque Constantin VII Porphyrogénète (DAI 23, 11-16, p. 98-100 Moravcsik-Jenkins) décrit les confins de la péninsule ibérique des Pyrénées à Cadix, il attribue ce passage au II<sup>e</sup> livre du traité géographique d'Artémidore. Toujours d'après Constantin VII Porphyrogénète (DAI 42, 101-102, p. 186 Moravcsik-Jenkins) les montagnes du Caucase (Καυκάσια ὄρη) se trouvent à un niveau intermédiaire entre la Casachie et l'Alanie; cette dernière se trouve située au niveau le plus haut (τῶν ὀρέων ἄνωθεν). Selon Théophane le Confesseur, les portes d'Ibérie (Ἰβήριοι πύλαι) se situent entre les montagnes du Caucase (p. 356, 23-25 de Boor) et l'existence de portes ou, plus modestement, de passages entre deux pentes escarpées pour entrer dans un pays est attestée avec beaucoup de précision par Procope de Césarée dans son passage Aed. IV, 2, 17, p. 110 Haury-Wirth: le voyageur qui descend vers la Grèce des diocèses de l'Illyricum remarquera deux montagnes qui avancent parallèlement et très près l'une de l'autre, laissant entre elles un passage étroit qu'on appelle communé-

ment une elisure. Pour ne pas insister sur cet échantillonnage de mentions semblables qui ne saurait être que bref, je désire vous citer un beau passage tiré des lettres de Grégoras (32A-B, 36-38, p. 117 Leone) où il est dit à l'adresse d'Andronic Zaridès: «de Strymon est engendré par les montagnes immenses qui s'étendent du Pont Euxin jusqu'à l'archipel Ionien... qui délimitent dans leur partie méridionale vers le Sud la Thrace et la Macédoine et vers l'ours (le Nord) les pays des Mysiens» (τίκτουσι γὰρ αὐτὸν τὰ ὑπερκείμενα μέγιστα ὄρη, ἃ κατὰ τὸ συνεχὲς παρατείνει μέχρι τοῦ Ἴονίου πελάγους ἐκ τοῦ Πόντου ἀρξάμενα τοῦ Εὐξείνου... ὀρίζοντα μὲν πρὸς Μεσημβρίαν καὶ νότον ἄνεμον Θράκην καὶ Μακεδονίαν, πρὸς δ' ἄρκτους τὰς τε Μυσῶν χώρας, aussi Grégoras, Hist. VII, 14-16, 375 CSHB). Mon collaborateur au programme de la Banque de données d'où provient tout ce matériel Stélios Lampakis qui a dépouillé les épîtres de Grégoras a établi le résumé de ce passage comme il suit: L'Haemus comme frontière entre la Thrace et la Macédoine d'un côté et de la Bulgarie de l'autre; je dois avouer que je n'ai rien à y ajouter. Paehymère (IV, 30, p. 417 Failler) nous précise davantage cette division géographique et politique à la fois en nous rapportant qu'à Andronic Tarchanciote échut (ἐπιτετράφατο) τὰ ἐνδότερα τοῦ Αἴμου, c'est-à-dire la partie intérieure d'après la définition de Grégoras citée plus haut, les deux définitions considérées de Constantinople. Et, pour en terminer, la Dalmatie s'étend des confins de Durrazzo, ou peut-être de Bar (Ἀντίβαρις) jusqu'aux montagnes de l'Istrie d'après le Porphyrogénète (DAI 30, 10-11, p. 140 Moravesik-Jenkins).

Parmi les termes désignant les diverses parties de la montagne et employés le plus souvent par les sources byzantines j'aimerais signaler ici la crête (der Kamm = ράχη ou ράχις. MM IV, 6) et le sommet (der Gipfel, κορυφή, MM IV, 6), tous les deux servant à délimiter les bornes du domaine du couvent de Théotokos de Lembos dans les exemples cités, tandis que de ce même document de 1228 on apprend l'existence de ce βουνὸς ὁ λεγόμενος τῶν Λέμβων, ou encore τὸ ὄρος τὰ Λέμβου. Ici les termes ὄρος et βουνὸς sont cités en synonymes, tandis qu'on a ample connaissance par d'autres sources, aussi bien que par le même document (p.ex. MM IV, 12 τοῦ παρακειμένου Πετροβούνου) que βουνὸς équivaut plutôt à ce qu'on comprend par le terme colline (λόφος, Hügel). Il ne serait pas totalement sans intérêt de mentionner que quelques crêtes (il faut entendre toujours de la montagne de Lembos dont il est question dans les cas précis) ont des dénominations spécifiques, comme τὴν ράχιν τὴν ἐπιλεγομένην Βαλανίδα μέχρι τῆς ράχεως τοῦ Βρυσσπηγαδίου, (MM IV, 6) ou encore τῆς ράχεως τοῦ ἀνακεφαλίσματος, (ibidem).

Pour ce qui est du rôle militaire des collines-βουνοί, rôle qui est resté actif depuis l'Antiquité, il serait suffisant de mentionner le système de feux annonçant les incursions arabes au IX<sup>e</sup> siècle qui se trouve dans les Continuateurs de Théophane (p. 197 CSHB) et la Chronique de Skylitzès (p. 108 Thurn) et qui comprenait les βουνοί Ἀργαῖος (thème de Charsianon), Ἰσαμος (thème des Bucellaires), Κύριζος et Μώκιλος (thème Opsikion), Λῆγιλος et Μάμας (thème Opsikion) en, enfin, le mont Λύξεντίου (Bithynie) jusqu'au Phar de Constantinople et il n'est pas rare non plus qu'on apprenne des noms de collines par des détails d'une bataille, comme ce βουνός Κωνσταντίνου (thème des Arméniens, selon toute vraisemblance) mentionné par Génésios (IV, 36, p. 87/88 Lesmueller Werner et Thurn) et le βουνός Καλογραίας (près d'Afyon Karahisar) mentionné par Kinnamos p. 40, 17-20 CSHB. Le moins qu'on puisse dire donc c'est que le terme βουνός est très usité par les sources byzantines pour indiquer des collines qui se trouvent dans la vicinity d'un endroit connu comme les βουνός Μαζοχόρτου (MM IV, 16) et Οὔβος (MM IV, 6) et l'exemple d'Acropolite (p. 47 Heisenberg) περὶ τοῦ τοῦ βουνού τῆς Κυζίκου. Le βουνός Ἀργαῖος en Cappadoce qui domine Césarée est traité aussi de ὄρος par les Continuateurs de Théophane (p. 283 CSHB) mais c'est plutôt pour ajouter du poids au style de la narration de la campagne de Basile Ier par son petit-fils (τὸ τοῦ Ἀργέου διελθὼν ὄρος καὶ πρὸς Καϊσάρειαν γενόμενος...) On dirait Hannibal traversant les Alpes! Chez Skylitzès qui traite le même passage (p. 143 Thurn) l'Ἀργαῖος redevient colline (βουνός) comme il est indiqué par l'article employé (τὸν Ἀργαῖον).

Mais il y a des cas où des βουνοί bien modestes sont promus en montagnes pour des raisons beaucoup plus graves que le niveau du style de l'auteur. Comme un peu partout tout le long de cet exposé, laissons les sources nous guider: d'après Nicéphore le patriarche (p. 72, 10-14 de Boor), les hommes de l'empereur Constantin V arrêtent en 765 un saint homme (il s'agit de St. Etienne le jeune) qui avait sa cellule, ὑπὸ τὴν τοῦ μεγίστου ὄρους ἀκρόρειαν, ἃ καλοῦσιν τοῦ ὀπίου Λύξεντίου λόφον, le même Λύξεντίου qu'on a rencontré plus haut comme station de feux au IX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes ici devant une colline (λόφος) qui pourtant est traitée dans le même passage par un érudit comme μέγιστον ὄρος et on peut s'en douter qu'il ne s'agit ni d'une plaisanterie ni d'une maladresse de l'auteur. Saint-Auxence dans la plaine de Damatrys en Bithynie selon Théophane (p. 436-437 de Boor) est une colline d'après ses dimensions, comme nous le dit aussi Pachymère (VI, 22, p. 599-601 Failler et VI, 28 p. 633 Failler), mais une montagne très haute (μέγιστον

ὄρος) d'après son importance religieuse à l'époque où se réfère le patriarche Nicéphore, c'est-à-dire au VIII<sup>e</sup> siècle.

En 843, c'est-à-dire presque un siècle plus tard, Saint-Auxence ne semble plus attirer l'attention des auteurs byzantins à cause de sa sainteté; au moment de la restauration du culte des Images (mars 843), Génésios (IV, 3, p. 58 Lesmueller-Werner et Thurn) nous décrit l'ordre des montagnes à communautés monastiques de l'empire de la façon suivante: (les moines) descendent du fameux (περιωνύμου) mont Olympe (de Bithynie) et de l'Athos et de l'Idè (la montagne qui se trouve en face de l'ancienne Troie) et de Kyminas (une montagne près du faubourg de Nicomédie Achyraous, selon Acropolite, p. 28 Heisenberg). Des quatre montagnes citées ici, trois (l'Olympe, l'Idè et Kyminas), se situent à l'extrémité Nord-Ouest de l'Asie Mineure, tandis que la quatrième est le fameux par la suite Mont Athos.

Il ne rentre pas dans mes intentions de faire un exposé sur les montagnes à communautés monastiques; je me sens tout à fait inadéquat à une telle tâche. Si je suis parvenu à des constatations de cet ordre, ce fut pour éviter un malentendu qui risquerait de provoquer des illusions, comme quoi la montagne est l'endroit par excellence où l'on crée des couvents. Mais comme il est facile d'être constaté, ni l'Olympe de Bithynie (Vita Euthymii, p. 9 Karlin-Hayter et DAI, 51, 36-40, p. 246-248 Moravesik-Jenkins), ni le Latros, très renommé aussi comme endroit monastique depuis le IX<sup>e</sup> siècle (Theoph. Cont. 137 et 180 CSHB, Skylitzès, p. 100 Thurn) et pas très loin de l'Olympe ne sont des montagnes sauvages. Le mont Papikion du Strymon, pépinière monastique également au XII<sup>e</sup> siècle d'après Kinnamos (p. 265, 14-20 CSHB) n'est pas l'Haemus et le Mont-Athos ne ressemble guère au Taurus en Cilicie. Les montagnes repères de communautés monastiques pendant l'époque médiévale (VII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) se distinguent par leur accessibilité et leur beauté physique et c'est peut-être pour cela aussi que les sources appellent montagne la colline de St. Auxence dans la plaine de Damatrys. Un tout autre air domine dans les sources byzantines, lorsqu'il est question de montagnes difficiles à l'accès humain: «Les montagnes en général sont familières aux Centaures» (ὄλεϊα δὲ Κενταύροις τὰ ὄρη, Aed. IV, 3, 44, p. 413 Haury-Wirth) nous raconte le classiciste Procope, et Kinnamos en beaucoup plus réaliste d'ajouter: «la terre cilicienne et les montagnes du Taurus nourrissent une multitude de sangliers» (p. 24, 10-12 CSHB) En effet, Kinnamos n'a pas du tout tort. Connus par ses pentes escarpées, son temps abominable et surtout par ses δυσχωρίαί, le Taurus constituait un souci permanent pour toutes les administrations

byzantines; j'en cite un exemple au tout hasard: en 879, l'emir de Tail Simas qui était maître de ces fameuses *δυσχωρίαί* du Taurus devient vassal de Basile Ier (Theoph. Cont. p. 279 CSHB). Le cas était fréquent dans d'autres montagnes également: en 909, le turmarque Melias passe de Lycandos à la montagne de Tzamandos, où il construit la forteresse qui dominera la future clôture du nom de Tzamandos (DAI, 50, 157-158, p. 240 Moravesik-Jenkins). Comme on le voit, ici il n'y a pas une trace de présence monastique ou religieuse. Mais on est en pleine frontière, objectera-t-on. Poursuivons un peu. «Etant donné qu'il y a là une grande et très haute montagne qui s'appelle Pentadactylos», nous raconte Constantin Porphyrogénète (il s'agit du Taygète en Lacédémonie, DAI, 50, 16-21, p. 232 Moravesik-Jenkins) «et qu'il pénètre dans la mer comme un col pendant une longue distance et que le pays est difficile (*διὰ τὸ εἶναι τὸν τόπον δύσκολον*), s'installèrent sur les côtes de cette montagne (*εἰς τὰς πλευράς*), dans un endroit les Mélingues, dans un autre les Ezérites». Résultat: ils vivent presque indépendants. «Les Zachlumes ont été appelés ainsi par la montagne qui est nommée Chloumos», nous dit dans un autre passage Constantin VII (DAI, 33, 10-11, p. 60 Moravesik-Jenkins). Ainsi donc les montagnes vraiment difficiles à accéder deviennent l'habitat de peuplades demi-barbares. Et ce n'est pas tout; après la répression qui suivit leur révolte avortée en 529, les Samaritains se réfugièrent sur les montagnes, une partie sur la montagne Arparizin, une autre partie sur le Trachon qui est connu comme la montagne de fer (*Σιδηροῦν ὄρος*) nous renseigne Matalas (p. 447 CSHB) d'un air triste.

Dix ans plus tard, en 539, les peuplades de la Mauritanie se réfugient dans les *δυσχωρίαί* du mont Aurasion en Numidie pour éviter les expéditions punitives byzantines (Procopé BV II, 19, 20, I, 510 Haury-Wirth-Théophane p. 206, 78 de Boor), et faudrait-il encore rappeler l'affaire des Mardaites du Liban qui, dans le troisième tiers du VII<sup>e</sup> siècle constituaient une force militaire redoutable? Le patriarche Nicéphore nous les présente comme «des combattants campés depuis longtemps sur le Liban» (*τοῖς ἐν τῷ ὄρει τοῦ Λιβάνου λοχοῦντας ἐκ παλαιοῦ χρόνου ὀπλίτας*, p. 36, 26-28 de Boor). Théophane (p. 364, 3-4 de Boor et, d'après lui Constantin Porphyrogénète DAI, 22, 22-24, p. 94 Moravesik-Jenkins) les comparent à une muraille de bronze (*χάλκεον τεῖχος*), dissoute par une mesure prise à la légère par Justinien II. S'il faut les croire, les Mardaites du Liban s'étendaient en 677 jusqu'à l'Amanus, appelé aussi la Montagne Noire et de là jusqu'à Jérusalem même, ayant soumis *τὰς τοῦ Λιβάνου περιωπὰς* (= contours?, Théophane, p. 355, 6-8 de Boor-DAI, 21, 4-6, p. 84 Moravesik-Jenkins). Une multitude d'esclaves (*πολλοὶ*

δοῦλοι) et d'indigènes (αὐτόχθονες) s'est réfugiée auprès d'eux de sorte que leur nombre monte à plusieurs milliers (εἰς πολλὰς χιλιάδας δι' ὀλίγου χρόνου γενέσθαι).

Vu sous cet angle, c'est-à-dire, comparé avec le cas des Samaritains des Zaclumes, des peuplades de Mauritanie, des Mélingues, des Ezérites et combien d'autres encore, le cas des Mardaites pourrait nous révéler un soucis permanent du gouvernement de Constantinople de dissoudre des peuplades montagnardes qui — cela est bien connu — traversaient la dernière étape du système clano-tribal en dissolution et de les attirer dans son orbite de civilisation, même par des mesures trop expéditives et purement médiévales qui méprisaient la vie humaine. Et une deuxième considération: le Moyen Age est la dernière époque qui permet l'existence du système clano-tribal mais uniquement dans la montagne qui, à cause de sa nature, est difficilement accessible à la civilisation contemporaine.

Pourtant, la montagne s'impose de sa taille à la civilisation contemporaine, la civilisation médiévale qui est encore bien basse; un torrent insignifiant (Ὀνοπνίκτης) qui coule de deux montagnes encore plus insignifiantes (Ὀροκασσιάς, Σταυρίν) au-dessus d'Antioche menace la muraille (Procopé, Aed. II, 10, 9, p. 77 Haury-Wirth) et tourmente constamment les habitants des ruelles adjacentes (Aed. II, 10, 16, p. 78 Haury-Wirth). Dans une ville plus petite qu'Antioche, comme Botrys de Phénicie, une partie de la montagne adjacente Lithoprosopon s'est dégagée à la suite d'un tremblement de terre et tomba à la mer de sorte à former un port à la ville (Malalas, p. 485 CSHB-Théophane p. 227-228 de Boor) qui n'en avait aucun auparavant. Dans la région d'Héraclée Lynkéstis (Monastir), les montagnes tout autour déversent sur la clisure un torrent sauvage qui emporte des rochers dans son courant (Procopé, Aed IV, 2, 19, p. 110 Haury-Wirth). L'Hæmus qui est une très grande montagne (μέγιστον ὄρος) est considérée comme une ville puissante; il dispose de forêts (ἄλαι, Théophane, p. 258, 9-12 de Boor) et des passages étroits (στενωποί, Théophane, p. 257, 27-29 de Boor), mais aussi des portes (πύλαι, Malchus, fr. 15. FHG IV, 122). Le passage d'une telle montagne a une résonance de grand exploit (Acropolite, p. 107-108 Heisenberg). Là où les montagnes touchent la mer, comme c'est le cas à Thermopyles, le passage devient presque impossible aux pieds de la montagne (Procopé, Aed IV, 2, 9, p. 108-109 Haury-Wirth). La position des armées par rapport à une grande montagne détermine en grande partie le rapport des forces (Acropolite, p. 18 Heisenberg, Pachymère, III, 18, p. 279 Failler), et, bien entendu, la



fin du monde habité est marquée par une montagne: ὄρος ἐστὶν ἐν Νουμιδίᾳ, ὅπερ Αὐράσιον ἐπικέκληται, οἷον δὴ τῆς οἰκουμένης ἐτέρωθι ὡς ἤκιστα ξυμβαίνει εἶναι, nous raconte Procope (Aed. VI. 7, 2-5, p. 183-184 Haury-Wirth). Il s'agit d'une montagne très escarpée et égale au ciel quant à la hauteur (οὐρανόμεγες ἐν ἀποτόμῳ) inaccessible aux visiteurs (ἀπρόσιτον τῷ προσιόντι). Mais si par hasard on parvient à l'escalader, on se trouve devant un paysage inattendu et adorable: une terre féconde avec des plaines et des routes accessibles (προσηγεῖς), des prairies fertiles, des produits de toute sorte (ἀρόματα πάντα) et surtout un jardin plein d'arbres (παράδεισος κατάφυτος δένδρων), des fontaines à eaux limpides, des rivières même. La mention à la fin du monde d'une montagne si idyllique et prodigieuse qui est égale au ciel et qui dispose d'un paradis tant dans le sens propre que dans le sens figuré nous reflète mieux que tout à mon avis à quoi pensaient les auteurs médiévaux en apercevant les montagnes: le voyage difficile vers l'au-delà et le paradis éternel lorsqu'ils y parviendraient.